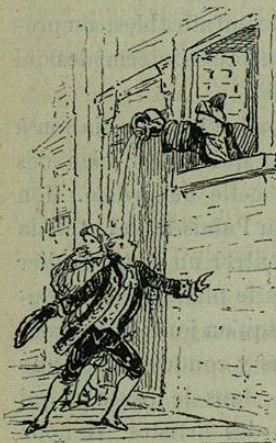


salle : les loges étaient toutes désertes. Un affreux orchestre, dirigé par un gros homme appelé Chodron, grinçait un air à porter le diable en terre. Soudain, la toile se levait sans avertissement au beau milieu d'une phrase musicale qui s'interrompait sur un soupir de clarinette, et la pièce commençait lugubrement. Malgré cela nous étions tout yeux et tout



oreilles et rien dans le jeu de mesdames Duchesnois, Paradol, Bourgoïn, pour la tragédie, ne nous échappait. Je vois, j'entends encore tout le répertoire de Corneille, de Racine, puis *Zaïre*, *Mahomet*, *l'Orphelin de la Chine*, etc., etc... Mais nous attendions toujours Molière avec impatience. Là, étaient toutes nos prédilections et quels acteurs ! Monrose, Cartigny,

Samson, Firmin, Menjaud et aussi Faure, dont nous saluions toujours l'apparition, dans Fleurant du *Malade*, Truffaldin de *l'Etourdi*, à cause des accessoires qu'il avait à la main. Ce Faure, ancien soldat de 1792, ne manquait jamais de dire à mon Père, de sa voix nasillarde, quand il l'accompagnait le flambeau à la main : « Hein ! Monseigneur ! Nous ne sommes pas ici au camp de la Lune », faisant allu-

sion à un bivouac qui avait précédé la bataille de Valmy. Pour nous la traversée des couloirs des coulisses était toujours un grand amusement, surtout quand on y formait, pour la tragédie, le cortège romain classique, parce que nous reconnaissons dans les Romains, les licteurs, bien des employés ou ouvriers travaillant au Palais-Royal, auxquels nous disions bonjour en les appelant par leur nom, tout fiers de parler à des artistes et nous rentrions au bercail en imitant les cris de la maison : « On va-a- « co-mmencer ! On co-mmence ! »

On nous menait bien quelquefois aussi au répertoire moderne, mais c'était rare. Cependant, j'entends encore, à la veille de 1830, l'acteur Armand, grasseyant au fond de sa cravate Directoire dans *Tom-Jones* :

... Point d'amis, point de grâce,

A la session prochaine il faudra qu'on y passe !

et la salle de crouler ! Je me rappelle également avoir été mené à la première de *Henri III*, où les bilboquets et les sarbacanes m'amüsèrent beaucoup, et où je pris une grande part à la mort d'Arthur, un charmant page violet, que jouait mademoiselle Despréaux, depuis madame Allan. Je n'avais eu d'yeux que pour elle. En sortant, comme mon père me ramenait par la main, nous trouvâmes dans le couloir la duchesse de Guise, mademoiselle Mars, hale-tante, drapée dans un manteau de satin rose doublé de cygne, qui attendait les compliments que mon



père lui prodigua. Elle m'avait bien moins impressionné que le page violet.

Puisque j'ai parlé de *Henri III* auquel nous avons pris un grand intérêt parce que son auteur, alors inconnu, était de chez nous, je consignerai ici un souvenir se rattachant au nom d'Alexandre Dumas. Tout le monde sait qu'il avait débuté comme employé à la bibliothèque de mon père au Palais-Royal. Le bibliothécaire en chef était Vatout que ses œuvres et peut-être des chansons bien connues ont mené à l'Académie. Mais Vatout était partout ailleurs qu'à la bibliothèque. Le vrai bibliothécaire, un très brave homme, se nommait de Tallencourt. Sa qualité d'ancien militaire l'avait fait élire capitaine de grenadiers dans la garde citoyenne, fonctions auxquelles, dans la ferveur des premiers temps, il attachait une importance exagérée. Or, quelque temps après que Dumas eut quitté sa place, au milieu des émeutes si fréquentes à cette époque, nous vîmes un jour rentrer de Tallencourt, en tenue de guerre, capote et bonnet à poils, la physionomie sombre : « Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver ? Je commandais une patrouille dans mon quartier ; où on avait entendu quelques coups de fusil, nous avançons avec précaution, sur deux files, rasant les murs, l'œil et l'oreille au guet. Tout à coup j'entends un cri : A toi de Tallencourt ! suivi d'un coup de feu. Eh bien ! ce cri ! cette voix !! C'est la voix d'Alexandre Dumas ! — Allons donc ! » nous sommes-nous tous écriés ; mais il n'en voulait pas démordre, aussi une

furieuse envie de rire ne nous prit-elle pas, convaincus que, s'il avait réellement reconnu la voix, le brave homme avait été victime d'une gaminerie de Dumas heureux de se donner le spectacle de la déroute de son ancien chef et de ses braves *guernadiers* !!

Quand notre père ne nous menait pas aux Français, nos soirées se passaient dans ces beaux salons du Palais-Royal où il avait accumulé tant de tableaux, d'œuvres d'art admirables, saccagées ou dispersées depuis par la gent révolutionnaire, ainsi qu'un superbe mobilier qui a servi à brûler vif le 24 février un détachement du 14<sup>e</sup> de ligne, de garde place du Palais-Royal. Et dire qu'il s'est trouvé une Chambre française pour voter des récompenses nationales à ceux qui avaient fait un *autodafé* de soldats français, coupables de défendre jusqu'à la mort le poste que le devoir et l'honneur leur avaient confié ! Mais passons ! De nos jours, on en voit bien d'autres. A l'époque heureuse dont je parle, on n'imaginait pas la possibilité de pareilles infamies. C'est ce qu'on appelle le progrès !! Quant à nous, avec l'insouciance de la jeunesse, nous passions nos soirées à jouer gaiement, bruyamment, tous ensemble dans le salon de famille, une grande galerie située entre la cour et la rue de Valois. C'était le dimanche et le jeudi que les jeux étaient le plus animés, parce que, les jours de sortie du collège, notre bande se renforçait des camarades de classe de mes frères, MM. de Laborderie, de Guillermy, d'Eckmül, Albert, etc., etc., et aussi Alfred de Musset que je vois encore avec son habit



bleu à boutons d'or, ses cheveux blonds bouclés et ses allures mélancoliques un peu affectées. On jouait habituellement aux barres, un jeu auquel la grande galerie se prêtait très bien. Parfois on dansait et l'œil de ma mère ne quittait pas Musset qui semblait dédaigner nos jeux pour rechercher assidument mes grandes sœurs.

Nos jeux n'empêchaient pas l'allée et venue des visiteurs, des habitués : les vieux amis de mon père, amis d'avant la Révolution.... Le duc de la Rochefoucauld, le bon duc, comme on l'appelait, très redouté des enfants parce qu'il les embrassait sans cesse et empestait la pipe ; M. de Lally-Tollendal ; puis des amis plus récents, le général Gérard, Raoul de Montmorency, madame de Boigne, la princesse de Poix, la princesse de Vaudémont, puis enfin des militaires, des artistes, des diplomates, des femmes ; tout ce qu'il y avait de distingué par l'éclat des carrières, l'esprit, le charme. Dans le nombre quelques-uns attiraient plus que les autres mes sympathies. C'était François Arago, l'astronome, avec son esprit, sa verve intarissable, soit qu'il racontât les aventures de sa captivité chez les Barbaresques, soit les tourments qu'il infligeait à son collègue Ampère, soldat comme lui dans le régiment des « Perroquets en deuil ». Ainsi appelait-il, avec son accent méridional, l'Institut, à cause de son habit vert et noir. C'étaient Macdonald, Marmont, Molitor, Mortier, les quatre maréchaux *en M*, les héros de cent combats, la légende vivante de nos armées. Tous nous tâchions d'entendre

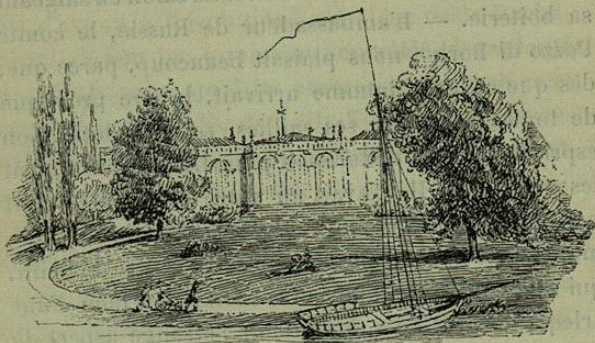
ce qu'ils disaient, ce qu'ils racontaient, de recueillir un renseignement ou une anecdote se rattachant à nos gloires militaires.

Les diplomates nous intéressaient moins. Je ne parle pas de M. de Talleyrand, dont la physionomie et la tournure étaient saisissantes, mais ne disaient rien à nos imaginations ignorantes. Un fou rire nous prit cependant un jour où mon père, en complète distraction, alla au-devant de lui au salon en singeant sa boiterie. — L'ambassadeur de Russie, le comte Pozzo di Borgo, nous plaisait beaucoup, parce que, dès que ce gros homme arrivait, le rire provoqué de toutes parts par ses saillies, ses anecdotes, son esprit, éclatait et ne tarissait plus. Les enfants aiment les gens gais. Il y avait un autre diplomate, dont nous attendions toujours l'entrée, le bailli de Ferrette, ministre de Bade, d'abord à cause de ce titre de bailli, qui semblait sortir d'un autre monde, ou bien d'une arlequinade, et puis, à cause de l'étrange aspect du personnage, sorte de squelette poudré. Nous ignorions alors, bien entendu, que ce bailli si froid, si correct, fut un grand musicien, un exécuteur hors ligne du *Stabat Mater*, à qui pourtant l'inspiration ne venait que lorsque sa musique avait pour pupitre les épaules, décolletées jusqu'aux talons, d'un charmant rossignol, qu'Opéra et Opéra-Comique se sont longtemps disputé. Quelquefois, au milieu de la soirée, on entendait une cloche comme au quatrième acte des *Huguenots*. « La grosse cloche ! » criions-nous. C'était le signal annonçant que madame la Dauphine



ou madame la duchesse de Berri venait en visite et mon père partait au pas gymnastique, suivi par nous tous, pour aller recevoir la visiteuse sur l'escalier. Mais la saison du Palais-Royal finissait avec l'hiver et aux premiers beaux jours nous émigrions à Neuilly, à la joie générale.

Neuilly ! Je n'écris jamais ce nom sans émotion, car il se lie pour moi aux souvenirs les plus doux de



mon enfance ; je le salue avec le respect dont on salue les morts. Que ceux qui n'ont pas connu le Neuilly dont je parle se figurent un vaste château sans prétention, sans architecture, composé presque exclusivement de rez-de-chaussées ajustés les uns au bout des autres, de plain-pied, avec de ravissants jardins. Autour, un parc immense s'étendant des fortifications à la Seine, là où passe aujourd'hui l'avenue Bineau. Dans ce parc, des bois, des vergers, des champs, des îles, dont la principale, l'île de la Grande-

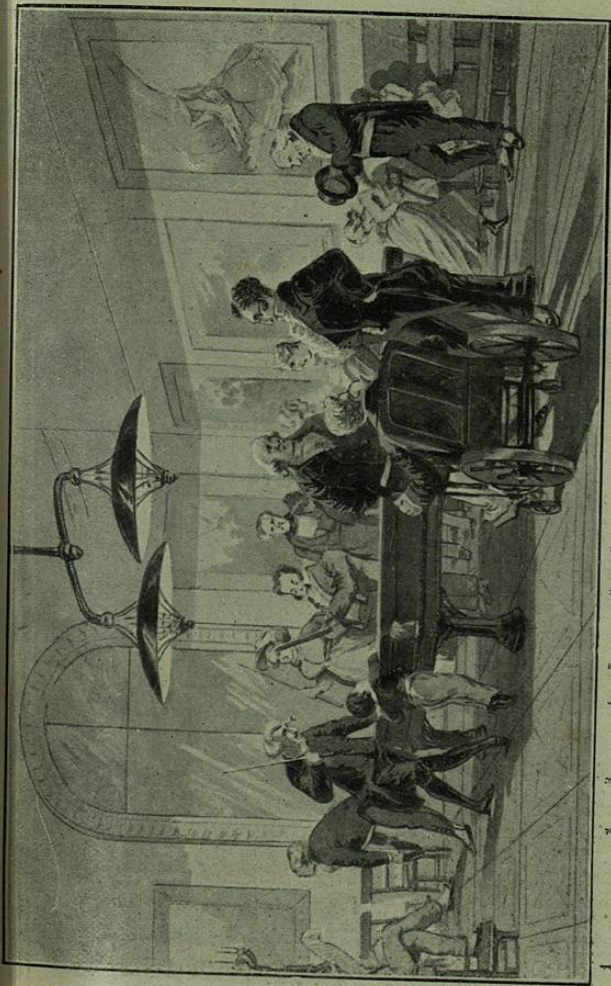
Jatte, enfermant un bras tout entier de la Seine, et tout cela à un quart d'heure de Paris.

Si ce beau domaine était un lieu de prédilection pour mon père et ma mère qui l'avaient créé, qui l'embellissaient tous les jours et qui y vivaient à cette époque loin des soucis de la politique, entourés de ces nombreux enfants dont ils étaient tendrement aimés, il l'était aussi pour nous. Grâce à la proximité de la ville, l'éducation, les maîtres, les leçons, le collège se continuaient là comme à Paris ; nous avions de plus l'air, la campagne avec toute sa liberté, ses exercices de corps, spontanés, naturels. Le matin, dès cinq heures, avant les études, avant le collège, nous galopions dans le grand parc. Pendant les récréations, les congés du jeudi, du dimanche, la bande d'enfants s'en allait aux champs presque sans surveillance, les aînés initiant les jeunes. On allait faire les foins, grimper sur les meules, récolter les pommes de terre, monter aux arbres fruitiers, gauler les noyers. Il y avait des fleurs partout, des champs de roses où, sans qu'il y parût, on faisait tous les jours de magnifiques bouquets. Puis le canotage, les parties de natation que les garçons comme les filles, tous bons nageurs, faisaient à tour de rôle sur le petit bras de la Seine enclos dans le parc. Rien de délicieux, dans les langueurs des chaudes soirées d'été, comme ces *pleine-eau*, où, se jetant près du pont de Neuilly, on se laissait dériver presque jusqu'à Asnières, à l'ombre des grands saules, pour revenir à pied par l'île de la Grande-Jatte. Dévastée aujour-



d'hui et devenue un coupe-gorge, cette ile était alors couverte d'arbres séculaires et sillonnée de ces « sentiers ombreux » chantés par Gounod, où nous aimions à nous égarer avec l'insouciance de la jeunesse et peut-être les premiers éveils de l'adolescence.

Dé ce Neuilly charmant il ne reste plus que le souvenir. Confisqué par Napoléon III, sans prétexte plausible, il a été immédiatement déchiqueté, pour effacer jusqu'à la trace de ceux qui l'avaient acquis et habité. C'est à peine si, quand je passe avenue Bineau, je retrouve dans les villas qui s'y sont élevées, quelque arbre de connaissance, derrière lequel je m'embusquais pour tirer les lièvres que me rabattait un gros chien dressé par moi à cette tâche. Quant au château, témoin d'une orgie épouvantable, il a été mis à sac et incendié par les glorieux vainqueurs de Février 1848. Il n'en reste rien. Tous les objets d'art qu'il contenait ont été détruits. J'en connais cependant une épave. Le voyageur qui visite le musée de Neufchâtel, en Suisse, verra, à côté du tableau où M. de Montmolin, officier aux gardes suisses, est représenté, se faisant massacrer le 10 Août, plutôt que d'abandonner le drapeau confié à sa fidélité, une toute petite toile soigneusement raccommodée. Ce fragment est la figure principale du premier tableau et du chef-d'œuvre de Léopold Robert, *l'Improvisateur*, qui se trouvait dans le billard du château. Un sauveteur ou un pillard éclairé a découpé ce fragment avec un canif au milieu de l'incendie, et c'est tout.



1. Duc d'Orléans. 2. Cte de Rochefort. 3. Abbé de Laborière. 4. Prince de Joinville. 5. Cesse de Montjoie. 6. M<sup>rs</sup> d'Armaille.  
7. M<sup>rs</sup> Gouvion-Saint-Cyr. 8. Duc de Chartrés. 9. Aul cte de Sorecy. 10. M<sup>me</sup> Angetet. 11. Abbé de Saint-Phar. 12. Ccl Albatrin. 13. Cte de Canouville. 14. Abbé de Saint-Albin. 15. Dase d'Orléans. 16. Pse Marie. 17. Aul Villaurmetz. 18. Pse Clémentine.  
No 5. — BILLARD DU CHATEAU DE NEUILLY. — L'abbé de Laborière vient de faire la *bonne*.



Mais je reviens à mon récit.

Il y avait aussi à Neuilly le salon de mon père et en particulier un billard où, portes ouvertes sur les terrasses, on passait les soirées au milieu des voisins, des amis, des habitués. Si je parle de ces soirées, c'est qu'elles ont eu une influence décisive sur ma destinée. Je vois d'ici ce billard, avec les tableaux qui l'ornaient : l'*Improvisateur*, de Léopold Robert; *la Femme du brigand*, de Schnetz; le *Faust* et *la Marguerite au rouet*, d'Ary Scheffer; *la Venise*, de Ziegler, tous des chefs-d'œuvre. Je vois aussi les habitués : deux abbés d'abord, aux noms significatifs : l'abbé de Saint-Phar et l'abbé de Saint-Albin, héritages des faiblesses d'arrière-grands-parents, bien avant la Révolution; puis encore un abbé à ailes de pigeon, l'abbé de Labordère, ancien grand vicaire de Fréjus, devenu, je ne sais comment, maire de Neuilly. Puis le maréchal de Gouvion Saint-Cyr, notre voisin immédiat, autour duquel il y avait toujours un cercle; puis des amiraux : le comte de Sercey, avec sa queue, un vétérans des guerres de l'Inde; l'amiral Villametz, des généraux, des officiers qui nous fanatisaient avec les récits de leurs campagnes.

Parmi ces généraux, amis de la maison, figurait le général Drouot, qui m'aimait beaucoup, me prenait sur ses genoux, me contait des histoires. J'avais vu le tableau d'Horace Vernet : *la Bataille de Hanau*, où Drouot est représenté à pied, au milieu de ses canons, au moment où passe sur eux



la charge des cuirassiers bavarois. Il n'en avait pas fallu davantage pour m'enflammer : je voulais être artilleur. A la même époque, l'artillerie de Vincennes fit cadeau à mon père d'un obusier de montagne de 12, et le colonel de Caraman vint l'essayer avec nous. On tira à boulet, dans le parc, sur les buttes de Villiers, ce qui porta au plus haut point mon enthousiasme militaire. Je persécutai ma mère pour qu'elle me fît faire un uniforme d'artilleur. Dès que j'en fus revêtu, je crus que... c'était arrivé, et, comme on m'avait mené à la foire de Neuilly où j'avais vu les sous-officiers du régiment de la garde caserné à Courbevoie, danser au bal avec les jolies blanchisseuses du village, je voulais forcer mes sœurs à imiter avec moi le genre de danse que je leur avais vu exécuter. Il paraît que je me tirais assez bien de cette imitation chorégraphique. Mais là s'arrêta ma velléité de carrière militaire; le général Drouot retourna à Nancy, je ne le vis plus, et je fus bientôt sous l'empire d'autres influences qui furent plus durables.

Parmi les aides de camp de mon père, se trouvait un jeune lieutenant-colonel de cavalerie, le comte d'Houdetot, qui avait débuté dans la vie comme aspirant de marine. Homme de beaucoup d'esprit, il n'y avait pas de conteur plus charmant. Or, le hasard voulait que, créole de l'île-de-France, il eût été, lui et sa famille, ramené en Europe sur la corvette *la Régénérée*, commandée par ce même amiral Villamet, notre voisin et habitué du billard.

D'Houdetot était en bas âge, lors de ce voyage, si bien que *la Régénérée* ayant eu un combat avec les Anglais aux îles de Loos, sa nourrice avait été coupée en deux par un boulet, ce qui lui faisait dire : « J'ai bien plus de titres à l'avancement qu'un autre ; tout le monde a eu des chevaux tués, je suis le seul dans l'armée française qui ait eu une femme tuée sous lui. »

Rapprochés par ce souvenir, l'ancien aspirant et le vieil amiral passaient leurs soirées à échanger le récit de leurs aventures et ces récits qui m'avaient intéressé dès le début finirent par me passionner. Il fallait entendre d'Houdetot raconter Trafalgar, où il était comme aspirant sur l'*Algésiras*, le vaisseau de son oncle, l'amiral Magon ; comment lui, d'Houdetot, étendu sur la dunette, les jambes brisées par un éclat, avait vu son oncle l'amiral recevoir le coup mortel, au moment où, blessé déjà, son chapeau et sa perruque emportés par un projectile, il s'élançait sur le bastingage en criant à son équipage : « Je promets la croix au premier qui sautera à bord du vaisseau que je vais aborder ; » comment encore, l'abordage repoussé, le mât de misaine de l'*Algésiras* coupé par les boulets était tombé en travers du vaisseau anglais, lançant à la mer, par-dessus ce vaisseau, l'aspirant, camarade de d'Houdetot, qui commandait dans la hune ; lequel aspirant était revenu à la nage à bord de l'*Algésiras*. Puis venait le récit de la tempête qui suivit la bataille, où vainqueurs et vaincus s'efforcèrent en commun d'échapper au naufrage sous



les ordres du lieutenant de la Bretonnière, qui plus tard a été mon chef et qui réussit à faire entrer le vaisseau à Cadix. Là, d'Houdetot, déposé sur le môle, brisé, fiévreux et sous un ciel ardent, vit la main d'une femme, touchée de sa jeunesse, étendre un éventail au-dessus de la tête de « ce pauvre petit », pour le garantir du soleil. Il attira à lui cette main providentielle, la baisa et dut à cette action si simple d'échapper aux horreurs d'un hôpital encombré et ravagé par le typhus. Il guérit, fut embarqué de nouveau sur la frégate l'*Hermione* et fit naufrage avec elle. « Trafalgar et un naufrage en deux ans, nous disait-il, me suffirent comme campagnes de mer. » Il obtint de passer dans la cavalerie, pour aller se couvrir de gloire dans les charges héroïques de la bataille de la Moskowa, mais son cœur était resté avec ses anciens compagnons les marins, et il ne se lassait jamais de parler d'eux.

Quant au vieux Villaumetz, sa vie tout entière s'était passée sur nos vaisseaux ; il était allé à la recherche de La Peyrouse avec M. d'Entrecasteaux, il avait commandé l'escadre que le prince Jérôme Bonaparte abandonna avec son vaisseau *le Vétéran*, et ses récits de combats et d'aventures de mer étaient intarissables. C'est en les écoutant que le désir de suivre à mon tour la carrière navale me prit et ne me quitta plus. Je fis mes premiers essais sur mer au Tréport, pendant les petits voyages de vacances que nous faisons au château d'Eu. Chaque fois je fus horriblement malade du mal de mer, mais

cela ne me découragea pas. Je me sentais aussi entraîné par une vive sympathie pour ces braves matelots à figures si ouvertes, si simples, si résolues. J'enviais leurs dangers quand de la jetée du Tréport, je voyais leurs barques rentrer pendant la tempête : bref ça y était : j'étais pris. Et cet amour-là ne finira qu'avec moi.

En dehors de ma passion maritime du Tréport, Eu, Randan, marquent encore de bien bons souvenirs de mon enfance. Mes parents avaient l'habitude, à l'époque des vacances, de nous emmener faire un petit voyage, soit à Eu, soit à Randan, grande propriété de ma tante en Auvergne. Pendant ces voyages, les études, les leçons, le collège étaient suspendus et cela seul suffisait à parer le voyage de mille attraits. Il faut dire aussi qu'on ne voyageait pas alors comme aujourd'hui et que les trajets étaient une source de petites aventures qui nous tenaient toujours en éveil. Mon père avait fait faire une grande voiture à douze places où tenait toute la famille et qui ressemblait, sauf respect, à une ménagerie ambulante. Un courrier partait en avant pour commander les chevaux de poste, un autre précédait la voiture. Au relais on amenait les six chevaux qui devaient nous trainer, chevaux entiers, méchants, hargneux, hurlant, mordant, ruant. Ça s'attelait tant bien que mal, puis arrivaient les postillons fringants, le chapeau enrubanné sur l'oreille, quelques-uns encore poudrés et ornés de la grosse queue à catogan. Leurs vestes étaient garnies de cent boutons d'argent, leurs jambes



passées dans des pantalons collants. Margot apportait les grandes bottes cerclées de fer où ils fourraient leurs jambes, on les hissait laborieusement à cheval, le maître de poste criait : « Allons ! Feu ! et lâche la main ! » et tout partait ventre à terre, au bruit des grelots, des coups de fouet, à l'admiration des femmes



et des enfants du village groupés pour le spectacle. Une fois en route, ça se calmait, mais les postillons n'avaient aucun commandement sur leurs chevaux qui, connaissant le chemin, faisaient le relais par habitude, à leur guise. Si on rencontrait d'autres voitures, des rouliers sur la route, c'était une question de savoir si nos attelages se dérangeraient de leur chemin trop ou pas assez. Les rencontres s'annonçaient par les hurlements des postillons : si les chevaux ne se dérangeaient pas assez, un abordage formidable se produisait avec un torrent de jurons et cliquetis de lanternes et de glaces brisées. Si les chevaux au contraire se rangeaient trop, la voiture s'inclinait d'abord sur le bas-côté, et l'inclinaison augmentant, elle finissait souvent par verser doucement dans le fossé. Il sortait alors une clameur de la ménagerie, chacun se tâtant et de rire ensuite, pendant qu'on relevait la machine pour un nouveau départ. Plus loin autre accident ; c'était la traversée d'un village

et les postillons, pour faire de l'effet, commençaient un concert de coups de fouet : les chevaux s'excitaient, l'allure s'accélérait, cela allait bien si la rue du village était droite, mais s'il y avait un tournant, les chevaux le prenaient trop court et une collision violente se produisait avec la borne du coin. Aussitôt on voyait accourir les charrons et les hôteliers, toujours à l'affût de ces accidents. Quatre heures de réparations ! Les *grands-parents* fulminaient, mais les enfants jubilaient, c'était le désordre, et on écrivait aux petits amis : « Nous avons versé à tel endroit, cassé à tel autre. » Ça faisait de la copie !

Le séjour de Randan n'offrait pas grand intérêt. On quittait la grand'route à Aigueperse ; on attelait six ou sept paires de bœufs à la voiture ; des Auvergnats en grands chapeaux et costumes (il y avait encore des costumes,) armés de gaules, dirigeaient l'attelage ; la voiture oscillait, dans des chemins boueux, coupés de montagnes et de vallées ; on arrivait péniblement, mais on arrivait au château. La grande distraction du séjour était d'aller faire visite à madame la Dauphine, qui faisait une cure annuelle à Vichy.

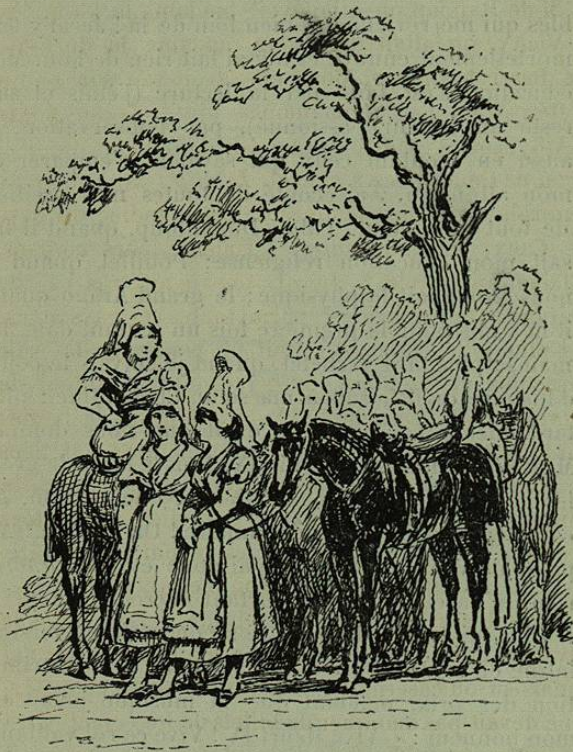
Plus agréable le séjour d'Eu ! Le vieux château des Guise n'était à cette époque qu'une baraque avec des corridors ondulés comme des vagues. Dans les tempêtes toute la maison tremblait, et quand le soir, après les histoires de revenants d'Anatole de Montesquiou, il fallait traverser la galerie des Guise avec ses terribles portraits qui semblaient descendre



de leurs cadres au sifflement lugubre du vent de mer, les bas enfants éprouvaient une petite émotion. Mais nous l'aimions, le vieux manoir ; il n'était pas banal.

Si de Randan on allait voir madame la Dauphine à Vichy, on allait d'Eu voir madame la duchesse de Berri à Dieppe, dont elle avait fait son séjour d'été. Nous l'accompagnâmes une fois au phare d'Ailly, sous l'escorte de sa garde d'honneur, un escadron de Cauchoises à cheval. *In illo tempore*, en ce temps-là toutes les femmes de Normandie, du pays de Caux, en particulier, faisaient leurs courses, allaient au marché à cheval ; on voyait très peu de voitures. On avait choisi, parmi toutes ces paysannes, les plus jolies filles et c'était un plaisir de les voir caracoler, au nombre d'une quarantaine, autour de la voiture de la duchesse, la capitaine et la lieutenant à la portière, toutes uniformément habillées de blanc, avec le costume complet de Cauchoise, le chignon, le bonnet à barbes de dentelles, et montées sur leur bidet d'allure, qu'elles menaient parfaitement. Dans les haltes, l'escadron mettait pied à terre, et, tenant ses chevaux par la bride, faisait, dans le paysage normand, le plus charmant effet. Je n'ai jamais su où casernait l'escadron, mais, à coup sûr, il ne devait pas manquer de billets de logement. C'est M. de Murat, préfet de la Seine-Inférieure, qui avait eu l'idée de cette création ; — un homme charmant que ce préfet, mais si distrait, qu'appelé un matin chez madame la duchesse de Berri, il s'était hâté de

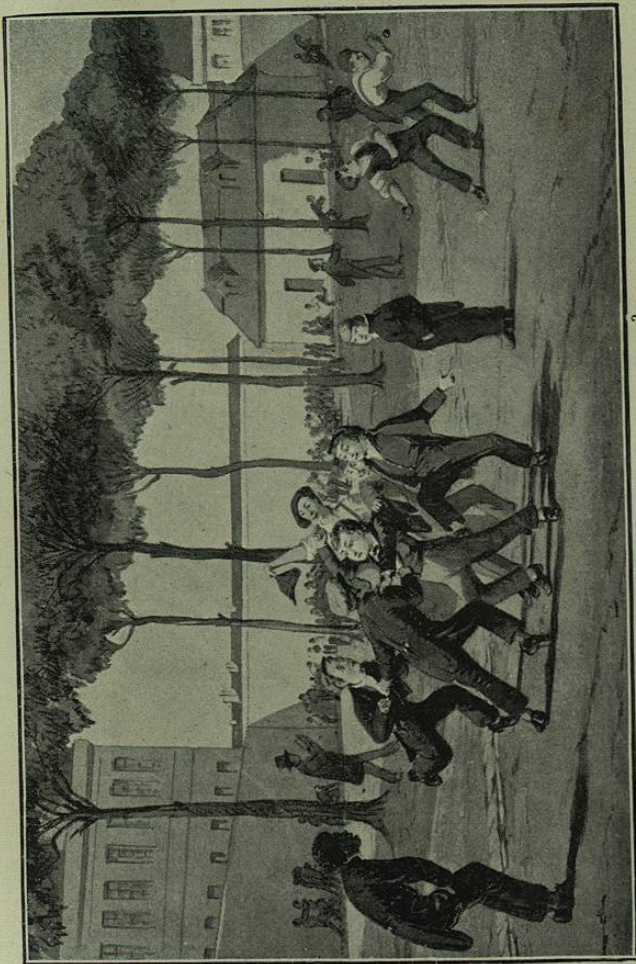
ceindre son épée, de passer son grand uniforme et de courir en chapeau à trois cornes chez Madame, ne s'apercevant que là qu'il avait oublié sa culotte.



En 1828, un grand changement se fit dans mon existence ; j'avais dix ans ; mon tour arrivait, on me mit au Collège, j'entrai à Henri IV. *Ay de mi !* dit



la complainte espagnole. Quand je passe devant Saint-Etienne du Mont, que je regarde la tour de Clovis et les grands murs de la docte prison où j'ai passé trois ans, ce ne sont pas des souvenirs agréables qui me reviennent, bien loin de là ! Je m'y suis mortellement ennuyé et n'y ai fait rien de bon. Mon éducation s'est faite par la lecture (j'étais et suis resté un lecteur passionné), par l'observation, et aussi en écoutant ceux qui savaient s'emparer de mon attention. J'ai écouté de toutes mes oreilles, de tout mon cœur, l'abbé Dupanloup, quand il faisait mon éducation religieuse ; Pouillet quand il nous enseignait la physique ; le grand Arago quand il m'a mis pour la première fois un sextant dans les mains ; plus tard Michelet, quand je suivais le cours d'histoire qu'il faisait à ma sœur Clémentine ; plus tard encore les leçons de droit que nous donnait M. Rossi, le ministre de Pie IX. Mais le latin, le grec, les heures passées sur une thèse, une version, en compagnie d'un gros dictionnaire ! Oh ! la ! la ! Au point de vue universitaire j'ai donc été un *cancre*, rien qu'un *cancre*. J'ai pourtant décroché un prix, le plus misérable de tous ; le second prix de version latine en septième ! J'ai été couronné à la distribution des prix, pendant que la musique jouait en mon honneur : « Vive Henri IV ! Vive ce roi vaillant, ce diable à quatre !... » J'ai reçu du même coup, d'un gros homme rouge, un baiser humide, trop humide, qui ne m'a fait aucun plaisir. Je me rappelle que le portier du collège s'appelait *Boit-sans-*



1. Pavillon. 2. Prince de Joinville. 3. Petit.  
N° 6. — AU COLLÈGE HENRI IV. — La petite cour.



*soif*, que ma plus grande joie était de sortir par sa porte après la classe du soir, pour descendre par la rue de la Montagne ou la rue des Sept-Voies, en faisant mille gamineries et que ma douleur était poignante, quand je devais rentrer le lendemain. J'avais pourtant de bons camarades que j'aimais, au milieu desquels je me suis perfectionné dans l'art de battre la semelle à six, de donner coups de pieds et coups de poings et d'en recevoir. Mais, somme toute, mon temps de collège reste pour moi, comme on dit en mathématiques, « affecté du signe moins! »